



Livret d'excursion

Vendredi 18 octobre 2013

par Jérôme Tabouelle

Chargé de conservation, La Fabrique des Savoirs, Elbeuf



- 10h : visite du musée d'Elbeuf (CREA) et de l'exposition « La Seine au temps des mammouths »
- après midi : Les Roches d'Orival : « Entre Histoire et Nature »
 - Habitats troglodytiques : Roche Foulon
 - La Roche Fouet : pelouses sur craie et corniches
 - Maison Forestière
 - Mare cachée
 - Vénérie
 - Four à brique
 - Mare aux Anglais
 - Oppidum
 - Fanum

La Fabrique des Savoirs

La Fabrique des Savoirs est implantée sur le site de l'ancienne usine textile Blin & Blin à Elbeuf, au cœur d'un quartier dont la reconversion a débuté en 1977 avec le travail de Reichen et Robert. Le projet architectural actuel, dû au cabinet Archidev (B. Roche, P. Fagnoni, T. Cestia, arch.), réinvestit un îlot de la fin du 19^e siècle et des années 1950 pour donner naissance à un équipement culturel contemporain et patrimonial. Ouvert par la CREA en octobre dernier, il abrite un musée de territoire, un centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine, un centre d'archives, une M.J.C. et des organismes de formation. Située au cœur du quartier Blin à Elbeuf, la Fabrique des Savoirs est un important équipement dédié à la culture et à la formation. Son implantation, sur le site d'un ancien établissement textile, est emblématique de la volonté de relier passé et avenir dans une région marquée par une forte mutation économique et industrielle.

Edifiée en 1871 par des industriels alsaciens, l'usine Blin & Blin est l'un des établissements introduisant à Elbeuf, cité drapière depuis la fin du Moyen âge, la grande industrie. Elle en devient rapidement le fleuron. A sa fermeture, au milieu des années 1970, une reconversion s'impose. Une grande partie des bâtiments est transformée en un ensemble de logements par les architectes Reichen et Robert ; le quartier Blin reprend vie. La médiathèque, l'I.U.T., la salle de boxe, et aujourd'hui la Fabrique, poursuivent cette dynamique. La Fabrique des Savoirs réinvestit un bâtiment datant de la fin du XIX^e siècle et des années 1950.

Après deux ans de travaux et un déménagement, le musée d'Elbeuf a rouvert ses portes aux visiteurs en octobre 2010 au sein des anciennes usines textiles Blin & Blin. Présentant le territoire sous ses aspects naturels et humains, le musée met en évidence une collection concernant les Sciences de la Vie et de la Terre ainsi que le Patrimoine industriel elbeuvien. L'élaboration du projet scientifique et culturel, déposé en décembre 2006, a été l'occasion d'une complète remise à plat du discours élaboré autour des collections. Il a été décidé d'organiser les collections autour de l'idée de territoire : celui d'Elbeuf et de ses alentours, marqué par un vaste méandre de la Seine et une longue histoire industrielle, structuré par le fleuve qui en constitue la colonne vertébrale.

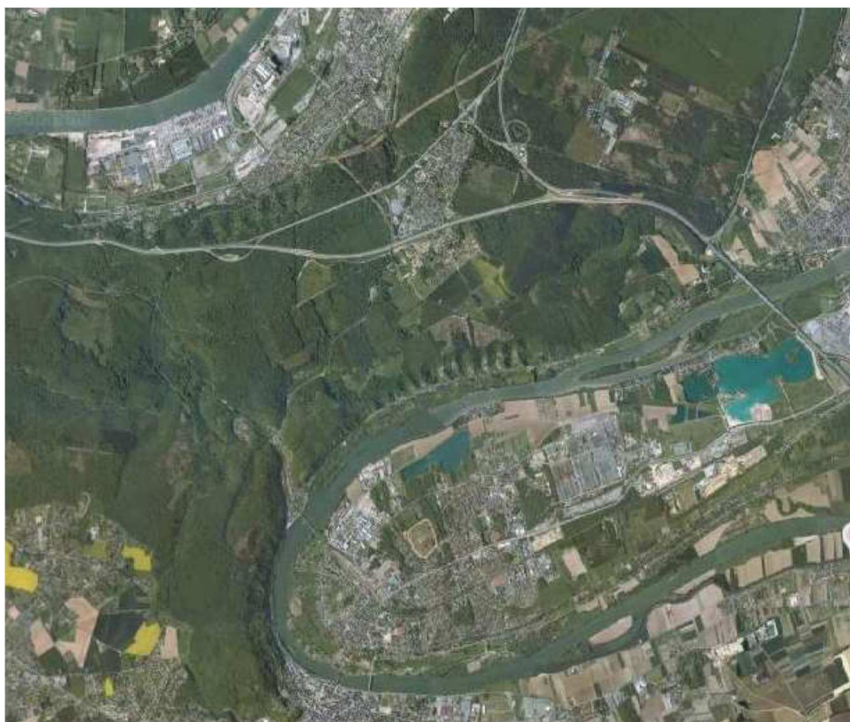
La muséographie met ainsi en évidence plusieurs sites archéologiques haut-normands importants : gisement paléontologique de Tourville-la-Rivière, villa gallo-romaine du Val Caron à Elbeuf, nécropole de la petite ville antique d'Uggade, située à Caudebec-lès-Elbeuf. Les objets découverts sur ces sites bénéficient aujourd'hui d'une muséographie entièrement repensée, qui offre aux visiteurs de nombreux dispositifs d'interprétation pour comprendre les collections. Un important travail de fond s'imposait toutefois avant d'entreprendre le transfert du musée. Partiellement inventoriées, fortement empoussiérées, les collections bénéficièrent en 2006 d'un bilan sanitaire, qui estima le nombre d'objets à 45 000 et traça les grandes lignes du chantier des collections à venir. Celui-ci débuta en janvier 2007 et dura 29 mois, durant lesquels toutes les collections furent dépoussiérées, stabilisées si nécessaire et conditionnées en vue du déménagement. Cette entreprise fut réalisée parallèlement au récolement, qui permit d'établir un inventaire complet des collections.

Récolées, dépoussiérées et conditionnées, les collections pouvaient être déménagées au début de l'été 2010, en même temps que la bibliothèque du musée et les fonds du centre d'archives patrimoniales, qui rejoignaient les mêmes locaux.

Orival

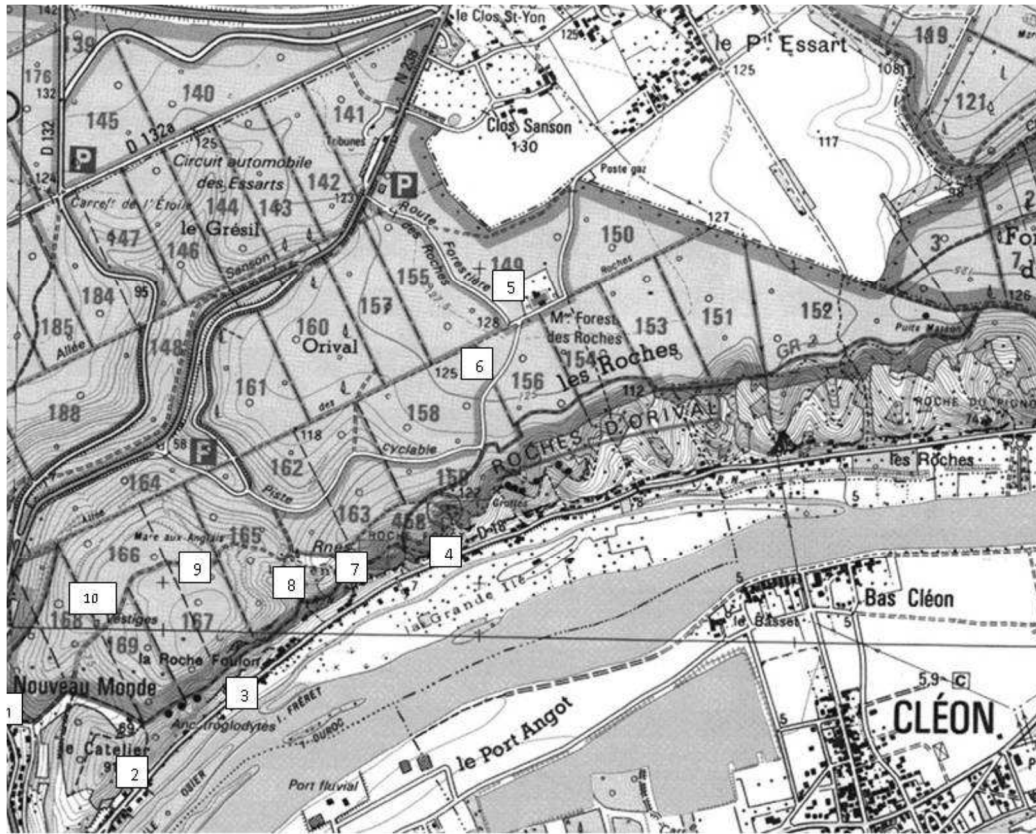
Orival est une commune située sur la rive gauche de la Seine entre Elbeuf et Rouen. L'essentiel de la superficie de la commune est représentée par des forêts vallonnées (forêt domaniale de la Londe-Rouvray). Le bourg d'Orival est principalement entre deux chaînes de falaises "typiques" du bord de Seine, dans un vallon débouchant sur la Seine ; mais s'étale également tout le long de la Seine en contrebas des falaises.

L'occupation humaine des Roches d'Orival semble avoir débuté au Paléolithique, comme en témoignent les peintures de la Grotte du Renard. L'emplacement au bord de la Seine, sur la route Rouen-Paris lui a conféré un rôle de surveillance qui s'est prolongé par l'édification du Château-Fouet en 1195 par Richard Cœur-de-Lion. Un camp retranché romain est également un vestige de l'occupation passée du site. Le coteau a été l'objet de nombreuses activités : vigne, vergers, plantes tinctoriales, craie et pâturage



Le site des Roches d'Orival a depuis longtemps suscité l'intérêt des naturalistes. Avec plus de 30 taxons répertoriés, les Roches d'Orival figurent parmi les sites hauts-normands les plus riches en Orchidées. Le site se trouve en bordure sud de la forêt domaniale de la Londe-Rouvray. La convention de gestion concerne trois entités de pelouses, ourlets et zones de fruticées : la pelouse de la Vénérie, la pelouse du Fouet et la pelouse du Loncheux qui est la plus embroussaillée. Les coteaux ont très longtemps été exploités pour de multiples activités dont on retrouve aujourd'hui quelques traces.

En longeant la limite de la forêt, il est possible d'observer de nombreux restes de branchages au sol. Lors d'une coupe, le gros bois (grumes) est mis en réserve en tas pour être transformé par la suite et le petit bois (branchage) est laissé sur la parcelle : on parle de rémanents. Ces rémanents sont vitaux pour le cycle de vie de la forêt. En effet, dans la nature un arbre mort qui tombe au sol se décompose et sert ainsi de nourriture aux autres arbres. Mais lorsqu'on coupe un arbre pour le vendre, une grande partie de ce bois est exportée, ce qui, à terme, épuise les sols. Laisser les rémanents au sol permet donc de diminuer cet épuisement et sert également de cachette ou de nourriture à la faune forestière.



- 1 : le nouveau Monde
- 2 : le Catelier
- 3 : La Roche Foulon ; les habitats troglodytiques
- 4 : Château de la Roche Fouet
- 5 : Maison forestière des roches
- 6 : la « mare cachée »
- 7 : la Vénerie (panorama)
- 8 : extraction de loess et fours
- 9 : la mare aux Anglais
- 10 : fanum

Les coteaux calcaires de la vallée de Seine

Plus spécifiques à la basse vallée de la Seine, les coteaux calcaires, aux pentes abruptes des rives concaves des méandres de la Seine, constituent des zones d'un remarquable intérêt écologique. La dynamique végétale y est particulièrement intéressante.

Des espèces pionnières s'accrochent sur les éboulis. Nous y observons en particulier la Violette de Rouen (*Viola hispida*) qui est une micro-endémique. A l'intérieur du même site, dès que le couvert végétal devient plus dense pour former la pelouse calcaire, cette curiosité disparaît par suite de la concurrence. C'est alors le paradis des Orchidées des milieux secs calcaires (*Orchis*, *Ophrys*, *Loroglossum*). Ces pelouses comptent globalement plus de 100 espèces végétales dont 40 « exclusives », 21 « préférées » et plus de 40 « compagnes » substrat calcaire. Parmi cette « centurie » des botanistes, citons, entre autres, l'Hélianthème blanc (*Helianthemum apenninum*), l'Anémone pulsatille, le sanguin, la Marjolaine...

Le sol devenant un peu plus épais, les jeunes pousses d'arbres se développent, pour former la Fruticée calcicole ou pré-bois, qui est composée de boqueteaux disséminés sur les pelouses, arbustes, citons la présence du Genévrier (*Juniperus communis*), le Cytise aux grappes d'un jaune éclatant, le Cornouiller sanguin, le prunelier (*Prunus spinosa*). Cette fruticée représente un

groupement de transition entre les pelouses et les forêts calcicoles plus denses. Ce sont le plus souvent des hêtraies, dans les sous-bois desquelles nous observons quelques raretés: trois orchidées du genre *Cephalanthera*, deux Daphnées et un fusain de la hêtraie thermophile méridionale.

La dernière surprise, c'est la présence du bois à chêne pubescent. Cet arbre typiquement méridional est en effet présent dans les coteaux les mieux exposés au sud et au sud-est, notamment à Giverny, Cailly, Orival. Ces observations suggèrent l'existence de microclimats plus thermophiles et à pluviosité faible, pour les coteaux exposés au sud et au sud-est, situés essentiellement en amont de Rouen.

Ces facteurs micro-climatiques expliquant la présence d'éléments floristiques méridionaux sont confirmés par les anomalies de la faune qui comprend des îlots d'espèces dont la limite nord de répartition se trouve au sud de la Loire :

- Mante religieuse,
- Lézard vert (*Lacerta viridis*);
- la remarquable faune de Lépidoptères comprenant de grandes espèces diurnes comme le *Papilio machaon*, de nombreux petits Lycaenidés de toutes les couleurs, des Zygènes, ainsi qu'une multitude de nocturnes de la famille des Sphingidés.

Les coteaux thermophiles sont sans aucun doute d'une plus grande richesse, tant floristique que faunistique, que leurs homologues moins bien exposés ou, situés plus en aval, que l'on dit mésophiles. Ces derniers sont, en effet, plus rapidement conquis par l'envahissante graminée *Brachypodium*. L'avifaune de ces coteaux est également particulière. Ils offrent des anfractuosités intéressantes pour la nidification, et des perchoirs propices à l'observation des rapaces en quête de proies. C'était l'habitat préférentiel initial de nombre de nos pigeons. Ceux-ci ont préféré la proximité de l'Homme dans les villes mais c'est l'Homme qui, à l'inverse, est responsable de la disparition, dans notre région, du Faucon pèlerin (Faucon de la fauconnerie) dont nous comptons de grandes colonies à Orival il y a moins d'un siècle. Autrefois, les coteaux calcaires étaient soumis à un pacage par les moutons et les endroits de pente plus faible étaient recouverts de vergers, de vignes et autres petites cultures. Une véritable protection du patrimoine naturel exceptionnel de ces sites (ex. : site protégé des roches d'Orival) passe par une gestion de l'espace visant à éviter le développement d'espèces sociales telles que le *Brachypodium*, et les espèces ligneuses.

Brève histoire géologique de la Région elbeuvienne

Dès 110 MA, le Bassin Parisien est recouvert par les eaux chaudes et oxygénées de la Mer Alpine (future mer Méditerranée) qui transforme la France en un vaste archipel. A partir de -95 MA, une subsidence régionale généralisée laisse s'installer une mer peu profonde à l'hydrodynamisme tantôt faible, tantôt responsable de fonds durcis (hard grounds). Pendant les 25 MA qui vont suivre, le niveau de cette mer épicontinentale fluctue, son extension géographique d'alors dépasse largement l'auréole des affleurements actuels sans laisser de témoin de son littoral. Les conditions de vie marines subtropicales favorisent la multiplication d'algues unicellulaires microscopiques (coccolithophoracées) à la base de la chaîne alimentaire océanique. Ces explosions de production algale, de phytoplancton au cours du Crétacé conduisent à une accumulation considérable de matière organique dont l'enfouissement, à l'abri de toute dégradation et après maturation thermique, va engendrer la matière première à l'origine des principaux gisements pétroliers à travers le monde.

La région elbeuvienne, relativement peu profonde mais surtout très brassée, voit cette manne organique oxydée et détruite, ne laissant qu'une accumulation d'éléments squelettiques calcaires (coccolithes). Cette boue carbonatée, blanche, très pure, se compacte sous l'effet de son propre

poids et celui des dépôts sus-jacents, et se transforme en craie blanche qui arme la façade maritime et les falaises des bords de Seine. Cette roche renferme des vestiges fossiles de cette époque tropicale où les mers chaudes étaient peuplées par les ammonites et les terres émergées parcourues par les dinosaures.

Le faciès de la craie (du latin creta) est si caractéristique des terrains crétacés que Omalius d'Halloy, en 1822, a donné son nom au système tout entier. À l'origine, la craie est une boue constituée par plus de 90% de calcaire, aujourd'hui indurée, mais restée poreuse, formée par l'accumulation d'une grande quantité de petites algues calcaires micrométriques (coccolithes et Nannocomis), d'une microfaune benthique et pélagique abondante (foraminifères et ostracodes), d'une macrofaune diversifiée (céphalopodes, bivalves, oursins, spongiaires, bryozoaires...), et souvent additionnée d'une charge détritique variable (argiles et grains quartzeux principalement). La craie s'est déposée dans une mer où la tranche d'eau avoisinait 150 m, et qui était largement ouverte aux influences océaniques. Cette craie blanche, zébrée de lits de silex fait la célébrité des falaises littorales du pays de Caux, ce que l'on observe de même à Orival. Celles-ci qui s'étendent du Cénomaniens au Campanien sont souvent envahies par des cordons ou nodules de silex qui tranchent par leur couleur sombre, noire, grise, brune, rosée, sur le fond clair de la craie.

Les craies à silex sont bien visibles sur la route des roches à Orival. Les différences entre les silex du pays de Caux et ceux de l'ensemble du bassin anglo-parisien témoignent de l'importance de l'environnement sédimentaire sur la formation des silex de la craie. Les associations lithologiques (la roche) et paléontologiques permettant une identification de ces niveaux de silex représentent une des clés de l'identification des événements sédimentaires dans et sur les marges du bassin parisien.

Le nom de silex est lié à celui de craie, et donc à la période du Crétacé supérieur très bien représenté en Haute Normandie. Les falaises du pays de Caux permettent d'avoir une lecture et une observation de la genèse des silex en partant de leur analyse minéralogique et pétrographique. C'est ainsi qu'une relation étroite entre la sédimentation de la craie et la formation des silex peut être documentée à partir de structures sédimentaires. A défaut de pouvoir observer le phénomène de silification dans les dépôts actuels, les géologues se sont depuis toujours intéressés et interrogés sur l'origine des silex, et encore aujourd'hui différentes questions restent encore âprement débattues.

Le cœur des silex est constitué d'une matrice compacte, au sein de laquelle les « fibres » de calcédoine sont très mal exprimées. Il peut subsister des éléments de calcite plus ou moins abondants, plus ou moins diffus au sein de la matrice. De gros cristaux de calcite sont courants : plaques d'échinodermes, cristaux ou même plaque d'inocérames, etc. Le cortex des silex est bien différencié. Il présente au microscope polarisant un réseau opacifié. Il se révèle être un réseau très dense de cavités plus ou moins sphériques, dans lesquelles les cristallites de quartz sont mieux organisés.

En observant les falaises de craie du littoral ainsi que celles se situant en bord de la vallée de la Seine, nous constatons l'importance des silex dans ces séries crayeuses du Sénonien. Nous observons qu'ils se présentent très généralement en alignement de « cordons » ou en tables plus ou moins continues, conformes aux séries sédimentaires. Celles-ci sont particulièrement bien marquées par une succession de fonds durcis, continus mettant en évidence la complication de la paléomorphologie des fonds marins. Les silex sont des témoins d'environnements climatiques révolus. La formation des silex est synchrone du dépôt de la craie, et les mécanismes chimiques qui ont présidé à leur formation sont contrôlés par les propriétés de la silice en solution qui détermine la cristallisation de la calcédoine.

A l'aube de l'ère Cénozoïque (ou ère Tertiaire), la fin du dépôt des craies coïncide avec l'extinction de divers groupes d'animaux marins (ammonites, bélemnites, reptiles marins,...) et la

disparition des dinosaures sur les continents. La mer se retire sans laisser de témoin des modalités de l'émersion continentale qui s'en suit, elle ne fera plus que de brèves incursions en Haute-Normandie : au Tertiaire et au Quaternaire, l'évolution du Bassin Parisien est essentiellement continentale. Les derniers dépôts crayeux sont ravinés et altérés sur place au cours de diverses phases d'érosion. Des résidus subsistent parfois dans les argiles résiduelles à silex sous forme de silex creux renfermant des microfossiles " crayeux " ; ces dépôts argileux détritiques peuvent atteindre plusieurs mètres, voire dizaines de mètres par endroits. Leurs rognons de silex furent taillés en carreau pour servir d'éléments de construction ; les argiles de composition relativement homogène servirent à fabriquer des briques et des tuiles. Leur utilisation généralisée dans l'habitat elbeuvien et l'architecture régionale se développa avec l'essor industriel de la cité drapière.

Les dépôts des premiers temps du Tertiaire (Thanétien et Yprésien) sont sableux et argileux. mais ce sont surtout ceux du Lutétien qui ont marqué la morphologie régionale: la mer chaude qui envahit alors le Bassin de Paris a permis le dépôt calcaire épais vers Paris avant d'y déposer des marnes au cours de sa régression. Une nouvelle transgression marine au Bartonien s'est achevée par un assèchement généralisé avec formation d'une lagune, dont la sédimentation après évaporation a donné les marnes à gypse. Au Stampien, la dernière grande transgression marine s'est annoncée par une série de dépôts fins (les argiles vertes) et poursuivie par d'importants dépôts de sables : les sables de Fontainebleau.

A la fin de l'Aquitaniens, le régime climatique devint continental et chaud, proche de l'actuel climat sahélien. Quant au relief, jusqu'alors principalement constitué de basses terres, il s'est très lentement soulevé, s'exposant plus à l'érosion. Au dessus des derniers dépôts crétacés, le plus souvent effondrés dans les cavités karstiques de la craie, figurent localement des altérites très différentes des argiles rouges à silex sous les sédiments éocènes. Déposant une nappe sableuse sur le Pays de Caux, la transgression thanétienne provenant de la Manche n'atteint pas la bordure sud de la Seine. Un nouvel épisode continental (Sparnacien : Yprésien basal) déballe les dépôts précédents, grésifie les sables et recouvre les craies dénudées d'une croûte calcaire. Les dépôts postérieurs à l'Yprésien ne sont connus qu'au delà de Gisors et d'Evreux, indiquant une oscillation de la ligne rivage de part et d'autre de l'axe de la Seine. De nouveau, ces sédiments déposés précédemment et la craie sous-jacente sont remaniés sur place dans les argiles à silex, ou bien complètement érodés. Vers -35 MA, la mer oligocène (Stampien) déborde largement l'axe de la Seine et abandonne des lambeaux azoïques de sables, grès et conglomérats, appelés collectivement " sables de Fontainebleau ". L'absence de vestiges miocènes laisse supposer à nouveau l'émersion de la zone et une érosion qui décape la couverture paléogène. Pendant toute cette période de mouvements marins " hésitants ", à l'instar de la région rouennaise, la région elbeuvienne est affectée de mouvements verticaux conduits par les accidents structuraux (faille de Rouen, faille de St-Didier-Des-Bois) hérités du socle paléozoïque.

La dénivellation différentielle des rives de la Seine qui en résulte laisse exposer à flanc de falaise les craies blanches coniaciennes à campaniennes au creux de ses méandres concaves (falaises d'Elbeuf et d'Orival). A la fin du Tertiaire (Pliocène), après la dernière transgression (Redonien) qui recouvre le Pays de Caux, se déposent des sables quartzeux résultant de la décomposition de galets quartzeux charriés par un fleuve descendu du Massif Central (Sables de Lozère, type normand). Tous les dépôts fluvio-lacustres et les plateaux crayeux karstifiés se recouvrent d'argiles résiduelles à silex. Dans le même temps, des mouvements tectoniques de remontée rapide entraînent une modification radicale des lignes de rivage, un encaissement des vallées fluviales et l'étagement de leurs terrasses ; ces perturbations de la morphologie continentale annoncent les changements plus radicaux du Quaternaire (soulèvement, dégagement de plates-formes structurales, enfoncement de vallées, dépôt de loess en climat périglaciaire, ...). A la fin de l'Aquitaniens, le régime climatique devint donc continental et chaud, proche de l'actuel climat sahélien. Quant au relief, jusqu'alors principalement constitué de basses terres, il s'est très lentement soulevé, s'exposant plus à l'érosion.

Au Quaternaire (vers – 3 MA), l'alternance apparente de variations climatiques très prononcées (succession de phases glaciaires et de phases de réchauffement relatif) entraîne d'importantes fluctuations du niveau marin, de profondes modifications du profil topographique des cours d'eau, et le bouleversement des paysages continentaux. La région elbeuvienne voit son paysage fluvial structuré en une vallée à méandres, tandis que les mouvements verticaux du sous-sol se poursuivent encore jusqu'à nos jours. Les plateaux adjacents sont le siège d'une importante sédimentation nivéo-éolienne périglaciaire qui dépose limons de plateaux et loess périglaciaires. Après chacune de ces différentes fluctuations climatiques, la Seine fossile entaille plus profondément son lit et abandonne des vestiges de ses anciens cours (terrasses anciennes) en position surélevée. Dans les terrasses étagées représentant les phases successives de son ancien tracé (anciennes rives), la Seine fossile rassemble et dépose les différents éléments détritiques (argiles, sables, cailloux, galets, ...), arrachés aux roches draguées en amont de son cours. Au creux de ses anciens détours, ses terrasses anciennes ont livré de nombreuses traces d'activité humaine (silex taillés, pierres taillées, outils en os, reliefs de chasse et de pêche,...), et d'abondants restes osseux d'animaux préhistoriques piégés dans les tourbières et bras morts de la Seine, nous livrant de brefs témoignages de la faune contemporaine des premiers Elbeuviens.

Les cavités

La grotte du Catelier dite "grotte du Renard" ou "trou malin" est une cavité ornée dont la datation des gravures bien qu'approximative parle de 12 000 ans avant notre époque, y figurent aussi de modestes taches rouges que l'on retrouve dans la grotte de Gouy (jumelle par la datation et le type d'ornement) ; cette grotte est difficilement accessible par la pente et fermée par un mur de béton et une porte métallique. Ainsi à Orival (Seine-Maritime), le spéléologue Angelino Tomat a identifié, en 1977, sur la paroi de cette petite cavité située à flanc de coteau, quelques signes peints à l'ocre rouge, manifestement paléolithiques (quelques taches et des groupes de traits parallèles), découverte qui a immédiatement fait l'objet d'une déclaration officielle auprès de la direction régionale des Antiquités préhistoriques. En même temps que les éléments peints, ont été repérés des réseaux de lignes tracées dans la mince couche d'argile couvrant le plafond et certaines surfaces des parois. Aucune figure licite n'était visible. De plus, le fait que la cavité était ouverte empêchait d'avoir la moindre certitude sur l'âge de ces tracés. Il fut de même demandé à Yves Martin d'effectuer un relevé du panneau principal de ces gravures. Cette tâche accomplie, Y. Martin s'est trouvé en face d'un lacis de traits, sans signification décelable. Il a procédé à des calques successifs qui, appuyés sur des comparaisons avec des photographies et le panneau original, l'ont conduit à isoler des signes claviformes, c'est-à-dire des silhouettes féminines profil. Ces figurations sont analogues à celles que l'on a observées dans de nombreux sites du Paléolithique final, et dans la grotte du Cheval à Gouy, en particulier. Neuf ou dix représentations féminines ont ainsi été reconnues dans la grotte du Renard, à Orival d'après Yves Martin.

La seconde cavité dite "grotte de la Roche Fouet", ornée elle aussi est "plus amusante" d'un point de vue visuel, puisque l'on y trouve des graffitis dont les plus anciens du XII^e siècle, on peut supposer la présence d'ermite à en juger par les nombreux calvaires gravés, à l'inverse



La Roche Foulon ; les habitats troglodytiques

Le lieu-dit Roche Foulon doit évoquer l'activité du foulonnage qui consistait à dégraisser dans l'eau, les draps de laine et à leur apporter ce feutrage tant réputé. L'argile à foulon, indispensable pour ses propriétés nettoyantes, était probablement extraite sur place. D'autres petites carrières exploitaient argiles et loess aptes pour la fabrication de briques et tuiles. De nombreux fours abandonnés peuvent être observés dans le secteur. Enfin, la craie la plus dure était extraite et exportée pour la construction. La craie tendre servait à l'amendement des cultures (marnage). A côté de céréales rustiques supportant un sol peu arable, des arbres fruitiers et des plantes médicinales étaient cultivés. Ces plantes sont parfois retournées à l'état sauvage comme les rares serratules et genêts des teinturiers ou les figuiers en face des vestiges troglodytiques. La vigne, autrefois très abondante sur les coteaux, a complètement disparu de la région.

Au XVII^e siècle, quelques familles occupaient ces habitations semi troglodytiques taillées dans la craie. A l'ouest, il est possible d'observer la grotte et dite "grotte de la bourrique " avec le double conduit de cheminée, le foyer, les trous creusés pour accueillir les mortaises du toit ou du métier à tisser.

En effet, ces familles travaillaient probablement sur place pour les filatures de Louviers préparation, filage et tissage de la laine des moutons élevés sur les coteaux, teinture des textiles à partir des plantes cultivées également sur le site. Il est à noter que le dernier "Troglodyte" était encore en place en 1951.

Au XX^e siècle, toutes ces activités économiques sont devenues trop peu rentables. L'abandon des coteaux, l'exode rural ont permis à la Nature de reprendre son évolution naturelle. Les

fourrés et les arbres ont rapidement gagné du terrain et tout comme ils ont pu envahir les maisons taillées dans la falaise, ils ont envahi les vergers et les anciennes pâtures à moutons.



Les habitats troglodytes encore habités

Château de la Roche Fouet

Cette forteresse est construite sur un éperon rocheux qui domine la Seine et sa vallée en amont de Rouen. La plate-forme est à une altitude d'environ 70 mètres au dessus du niveau de la Seine. La paroi, côté Seine, est verticale sur environ 55 mètres, puis sur 15 mètres une pente de 45 degrés environ faite par les éboulis.

Le Château Fouet se distingue encore par la présence de pans de maçonneries ruinées, en silex et calcaire. Cette résidence royale fut édifée par les deux derniers ducs de Normandie et rois d'Angleterre Richard Cœur de Lion et son frère Jean sans Terre entre 1195 et 1202. Placée en haut d'un promontoire rocheux qui constituait une défense naturelle et un poste de surveillance idéal, elle protégeait Rouen, capitale du duché, d'une attaque du roi de France par la Seine. Elle comportait une chapelle, des chambres, cuisines, celliers et étables enfermés dans de hauts murs fortifiés. Ce site offre un remarquable point de vue sur la boucle de Seine.



Four à briques et extraction de loess

De construction antérieure à 1880, son arrêt a dû être ordonné par la construction d'une briqueterie mécanique à St Pierre les Elbeuf, permettant les constructions plus rapides, en brique, des usines textiles, rencontrées sur tout le territoire Elbeuvien. De part et d'autre de la ligne de crête des fosses d'extraction de limon (matière première légèrement argileuse), des soubassements maçonnés en briques et des rebuts de fabrication témoignent de l'installation d'une petite briqueterie. La base d'un four de briquetier-tuilier à double alandier (2 tunnels de chauffe) constitue la structure la plus parlante actuellement visible sur place. Seule la production de briques est à ce jour attestée par les vestiges présents sur le terrain en surface. Même si aucune source écrite relatant l'existence de cet atelier n'est connue à ce jour, le module (format et taille) des briques permet de situer le fonctionnement de la briqueterie dans le courant du XIXe siècle, voire même jusqu'au début du siècle dernier. Mais au regard de l'argile extraite sur la Parcelle 165 on se rend compte, au volume dégagé, que l'activité n'a pu être de longue durée.



Extraction locale de loess



Extérieur et intérieur du four

La mare aux anglais

Si les mares forestières présentent un grand intérêt pour la faune et la flore, il importe de rappeler leurs origines. Ces structures ont été aménagées par l'homme pour collecter les précipitations (eaux de ruissellements) dans des contextes éloignés des cours d'eau et bu lorsque la nappe phréatique était trop profonde pour permettre l'ouverture de puits à moindre frais. La « Mare aux Anglais » s'inscrit dans cette logique. Elle est englobée dans l'oppidum par le rempart extérieur, qui la contourne. Cette anomalie topographique témoigne de l'ancienneté de la mare. C'est en effet la seule ressource en eau identifiée à ce jour au sein du complexe fortifié.

Oppidum et fanum

Le terme oppidum est emprunté aux auteurs antiques (par exemple César dans sa relation de « La Guerre des Gaules »). Il s'applique à de grandes fortifications, de plaine ou de hauteur (c'est le cas d'Orival), qui se développent à partir de la seconde moitié du II^e siècle avant JC. C'est la fin de l'âge du Fer et de profonds changements économiques, sociaux et sans doute politiques, sont alors à l'oeuvre. Les échanges se multiplient avec le monde méditerranéen, imposant une structuration toujours plus poussée des territoires, en général sous le contrôle de centres urbains. Ce processus, progressif au Proche et Moyen Orient ainsi qu'au sein du bassin méditerranéen, s'accélère à la fin de l'âge du Fer. Il affecte dès lors des secteurs géographiques où les villes sont encore absentes.

La structuration des oppida est une étape vers l'émergence de centres urbains. Parmi les fonctions assumées par les oppida, le côté fortifié de ces établissements est probablement secondaire. Les lignes successives de remparts sont avant tout ostentatoires et manifestent la capacité d'une aristocratie à contrôler et organiser un territoire (civitas). Dans cette logique, l'oppidum d'Orival est vraisemblablement l'un des éléments structurant la Cité (civitas) des Vélocasses : un chef-lieu de cité ou capitale. Après la conquête de la Gaule par Rome, lors des réformes augustéennes (de 27 avant JC à 14 après JC) les fonctions économiques et administratives sont transférées sur le site actuel de Rouen, certainement pour faciliter l'approvisionnement en eau.



Murs d'enceinte de l'oppidum

Le fanum

Fanum est un terme latin désignant un lieu consacré et par extension, un temple. Dans le vocabulaire des archéologues travaillant sur la période gallo-romaine, il est réservé à un modèle spécifique de lieu de culte se développant rapidement en Gaule transalpine (par opposition à cisalpine, c'est à dire « de notre côté des Alpes » pour les romains), à partir du début du 1er siècle après JC. Les fana sont constitués d'une chapelle centrale entourée d'une galerie. La chapelle est le lieu de résidence de la divinité honorée. Forme typique des temples gallo-romains, le fanum, dont les fondations sont visibles, est fait de deux carrés imbriqués l'un dans l'autre.

Les fidèles n'y avaient pas accès et leurs dévotions ne pouvaient donc pas aller au-delà de la galerie sans l'intervention de servants du culte (prêtres). La majorité des fana présente un plan carré plus ou moins régulier. C'est le cas du fanum d'Orival qui est donc une bonne illustration de ce type de temples. Certains sont agencés sur un plan circulaire, voire polygonal. Les vestiges visibles sur l'oppidum d'Orival appartiennent à un sanctuaire du Haut-Empire (du 1er au 3e siècle après JC) fouillé en 1901 par Léon de Vesly. On ignore à quel dieu était dédié ce sanctuaire.

